L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS
Bureaux 75 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 12 AOUT.

FEUILLETON.

LE ROI MISÈRE

PAR
M. PAUL GAUNIÈRE

DEUXIEME PARTIE.

XII
LA RÉSURRECTION
(Suite.)

René et Gabrielle se penchèrent en même temps, pour lire le nom sur lequel elle avait posé son doigt. La jeune fille l'épela à haute voix :

— Le marquise de Lostanges et son enfant.

Elle porta la main à son cœur. Cette découverte fut pour elle un coup de foudre. C'était instantanément de ses espérances, la condamnation de son amour. René, un gentilhomme, un marquis. Et elle.....

Mais c'était une fille vaillante. Elle surmonta son trouble. Elle sentit que d'autres intérêts réclamaient en ce moment son concours et primaient ses propres douleurs. Elle força sa lèvre blêmie à grimacer un sourire. Héroïque, impossible, elle ne chancela pas et assista sans faiblir à l'explosion de joie que laissait éclater René.

— Vous ne vous trompez pas, mère ! disait-il. C'est bien votre nom, le mien, qui est inscrit sur cette liste !

Il ajoutait avec plus de calme quoique sur un ton d'amertume, mais j'aurais mieux fait de l'oublier à jamais..... Que dis-je ! Et toi, cher enfant, que mais-tu devenu ? Ah ! je savais bien que tu n'étais pas au Dorval. Tu es un de Lostanges, entends-le ! reprit-elle avec fierté. Tu es noble, plus noble que le roi.....

Elle se tut. Puis, après un instant de silence :

— Mais ce nom d'où le vient-il ? Qui te l'a donné ?

— Un de vos amis, chère mère.

— Un ami ! J'ai donc d'autres amis que vous ?

— Vous en aviez autrefois, insinua René. Rappelez vous.....

— Autrefois ! ..... mon ..... oui, c'est vrai. Un surtout..... Il m'aimait bien aussi là ! Pauvre René ! Ah ! Dieu ! Si tu savais comme je t'aime, que n'étais pas coupable, je le jure ! Oh ! puisajoutait-elle avec véhémence. Dieu a été injuste envers moi.

— Calmez vous, chère mère, balbutia René que cette surexcitation épouvantait. Personne ne vous accuse.

— Il ne manquerait plus que cela, fit-elle. Et pourtant un homme a cru..... Mais ne ne crois pas, toi, n'est ce pas ? ..... Non ! Dieu n'est-il pas avec moi ? Ce n'est pas dangereux impossible à traduire, pourvu qu'on n'ait pas dit mon fils..... Où ce serait horrible !

— Rassurez vous, dit René en la prenant les mains. Voilà vous que je vous prouve combien je vous respecte et quelle foi aveugle j'ai en vous !

— Oui, j'en ai besoin, répondit elle avec égarement.

— Eh bien ! ce Raoul dont vous parles, je le connais. Il est de mes amis. C'est lui, sait ne doutez de ce que j'étais, a encouragé mes débuts.....

— Est-ce possible ! demanda Geneviève plus doucement.

— C'est lui qui, le premier d'après le récit que je lui avais fait des mes aventures, y a trouvé une certaine analogie avec votre propre histoire, c'est lui qui m'a le conseillé.....

— Ah ! Dieu me devait bien cela ! soupira-t-elle.

— Ainsi, poursuivit René, résolu à pousser jusqu'au bout cette épreuve décisive, vous n'avez pas oublié l'ami de votre jeunesse, le baron Raoul de la Vigerie ?

— Oui, murmura la marquise, sans répondre directement à la question de son fils. C'est bien ainsi qu'il s'appelait.....

— Serez-vous désireuse de le revoir !

— Il est donc à Paris ? demanda-t-elle vivement.

— Il demeure à deux pas de cette maison. Vous plaît-il que j'aille le chercher ?

— A l'instant, coupa, dit-elle avec agitation.

— Vous ne craignez pas que sa présence vous révolutionne un peu trop ?

— Ah ! cher enfant ! dit Geneviève dont le regard brillait enfin des lueurs de l'intelligence, après tout, le mal que tu me causerait ne saurait dire dont je fusse plus heureuse de serrer la main.

— Alors, attendez-moi, je reviens.

A ces mots, René sortit de la chambre et passa au salon. Le baron avait entendu d'en haut à l'autre cette conversation dont il était le sujet. Il admirait l'habileté avec laquelle le jeune peintre l'avait conduite.

Il se leva, mais René l'arrêta d'un geste. Il voulait laisser à sa mère le temps de se remettre de ces émotions successives.

Quant à Gabrielle, pensive, immobile, ne comprenant rien aux phrases tronquées dont elle était indirectement le confidente, elle voulait jusqu'à la fin son rôle d'ange de charité. L'arrivée du docteur fit une heureuse diversion à cette attente ! tendue.

— Ah ! mon ami, j'ai bien vu que ! s'écria René qui se précipita à sa rencontre. Ma mère est sauvée ! Tout me réussit. Le mémoire lui revient. Tout à l'heure, elle a fait souvenez de son nom qu'à demeure je lui avais mis sous les yeux.....

— Bravo ! fit le docteur en se frottant les mains. Et ce nom quel est ?

— Le marquise de Lostanges.

— Le même que celui de votre protecteur imaginaire ?

— Le même.

— Mais alors, le marquis est donc votre.....

— Ne nous occupons pas de cet homme, l'interrompit sévèrement René. Plus tard..... pour votre. Pour le moment, ne songeons qu'à votre chère malade.

— Bien. Voyons ! elle entièrement retrouvé le fil de ses idées ?

— Pas encore, mais voici le baron de la Vigerie, qui, je l'espère, nous aidera efficacement à compléter le tableau.

— M. le baron connaît-il donc le marquis ?

— Il est un des meilleurs amis de sa jeunesse.

— Alors, messieurs, entrons, dit aussitôt le docteur.

Ils pénétrèrent tous les trois dans la chambre.

— Mère, fit gravement René, j'ai l'honneur de vous présenter M. le baron de La Vigerie, mon ami.

— René ! c'est vous, vous que je savais en fin.....

Le gentilhomme s'incline et prit cérémonieusement la main de la marquise, sur laquelle il déposa un baiser respectueux.

— Ah ! reprit Geneviève. Mon fils et vous aujire de moi ? Dieu n'est donc lassé fléchir. Il a décrété que je serais heureuse, de mon désespoir, de ma folie..... Oui, poursuivit-elle, en passant la main sur son front, il me semble que j'étais folle..... Par quels cauchemars atroces ai-je donc été assaillie ? ..... Non ! on n'est point un rêve..... Ah ! fit-elle en étouvant vers le ciel ses mains jointes et son visage bouleversé de leur accordance, je me souviens ! Chacun s'empressa autour d'elle, comme pour hâter cette résurrection inespérée des facultés.

XIII
SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ.

René était littéralement ivre de joie et d'orgueil. Tout de preuves accumulées avaient fini par le convaincre. La témoignage de M. de la Vigerie était assurément le seul qu'il ne doutât au plus le plus de poids et authentique.

Ainsi, dès à présent, il pouvait revendiquer le titre et le nom qu'il lui appartenait. Il venait ce soir du Dorval qu'il était pas le sien, et occuper se véritable place dans ce monde, dont jusque-là son malheureux avait été exclus. Pour le moment, il ne voulait rien de plus.

Gabrielle était en proie à un grand abattement moral.

Elle regardait tour à tour René et mère, et ne partageait qu'avec une certaine réserve le bonheur sans mélange dont ils étaient pénétrés.

Non pas que son cœur fut accessible aux basses insinuations de l'envie, mais elle comprenait qu'une barrière infranchissable la séparait désormais des jeunes peintre, et elle s'effrayait de l'isolement auquel elle se voyait condamnée.

Elle ne doutait pas que René l'aimât tout autant, elle était bien persuadée qu'il ne lui retirerait pas la main qu'elle avait offerte, mais elle ne voulait pas qu'on pût l'accuser d'avoir profité d'une erreur. Elle était bien décidée à refuser plus que jamais les propositions de mariage dont elle avait été le sujet.

Quant au docteur et au baron, ils se tenaient discrètement à l'écart ; mais ces heureux dénouement d'un drame où ils avaient eu leur part, dissipait les craintes qu'à des titres différents la sollicitude et l'amitié leur avaient fait concevoir.

Geneviève, en plus de la marquise de Lostanges, car son identité demeurait pour tous parfaitement avérée, semblait se recueillir et se réveiller d'une longue léthargie.

Elle promenait autour d'elle des regards hallucinés, mais où se voyait rayonnait d'une indicible expression de bonheur, dans ses mains elle se reposaient sur René. En même temps ses prunelles étaient animées d'un reflet de vie et d'un rayon d'intelligence, très jeunes se colorèrent, sous traits, tendus et fatigués, reprenaient leur forme primitive. La folie se faisait femme. Elle recouvrait son rang, sa distinction, sa grâce.

La transformation suivait lentement son cours. Le docteur en prévoyait toutes les phases avec une curiosité qui n'avait d'égale que l'attente anxieuse de René.

— Oui, murmurait la marquise à demi voix, mais sont pour que ces souvenirs douloureux m'endorment au milieu du silence religieux qui régnait dans la chambre, je ne souviens de tout aujourd'hui. La lumière se fait dans les ténèbres qui m'enveloppaient. Tout..... je savais tout par la pensée, comme si les événements que j'ai traversés dataient d'hier.....

— Vous sentez vous le force de nous les apprendre ? demanda René de un plus doux voix.

— Certes, mais j'aurais désiré d'abord connaître les moindres détails de ta vie, chère enfant. Car, toi aussi, tu as dû souffrir.

— Pas trop, mère. La ciel a été plus clément pour moi qu'il ne l'a fait pour vous, je le crains. Grâce à la chanté du pauvre abbé de Lostanges, je ne puisse le hasard, j'ai échappé à la solitude, à la misère.

Quand cahuma alors, durant toute, les souvenirs confusément de sa jeunesse, dont il avait reconstitué l'édifice. Il recueillit les traverses, son arrivée dans une maison inconnue, les différents soins avec une étonnement terrible ce qu'il avait retenu de la scène effrayante qui avait si vivement frappé son imagination d'enfant, lors de l'incendie de la ferme et du massacre des habitants par les Hons.

— Oui, c'est bien cela, disait la marquise dont les pleurs ruisselaient la joue. Dieu a donné la mémoire de ces atrocités pour aider plus tard à notre reconnaissance.

René rappela les années de captivité qu'il avait passées chez les Indiens, la façon dont il avait été délivré et ramené en France par le matelot Dorval. Puis, glissant rapidement sur son éducation, sur ses débuts dans la carrière d'artiste il en arriva aux relations qu'il avait entrées, avec encouragements qu'il avait reçus du baron de La Vigerie, sur projets d'établissement qu'on avait formés pour lui, projets auxquels il avait renoncé pour s'écouter que son amour.

— Ainsi tu aimes ! lui demanda sa mère avec une sorte de hâte. J'espère que cette jeune personne est de bonne famille, qu'elle est digne de toi !

— Vous l'aimerez aussi quand je vous aurai dit son nom, répondit René en regardant Gabrielle.

Le pauvre enfant ne savait trop quelle contenance garder. Elle baissait les yeux, pâlissait et rougissait tour à tour. Si la marquise avait observé Gabrielle, sans doute elle aurait tout deviné, mais elle était en contemplation devant son fils et ne remarqua pas l'embarras extrême de la jeune fille.

— Je veux la voir, dit-elle à René. Tu me la présenteras dès demain.

— Si elle n'y autorise, répondit l'artiste en souriant.

— Comment ! se récria la marquise. Est-ce qu'elle ne t'aime pas ? C'est impossible !

L'expression de son visage complétait sa pensée. On pouvait lire dans son admiration aveugle qu'elle remontait pour René.

— Je vous conseil cela plus tard, dit-il, pour faire sonner, o supplice de Gabrielle. Pour aujourd'hui, si vous ne redoutez pas une trop grande fatigue, et si le docteur ne s'y oppose pas, je désirerais apprendre de votre bouche les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi votre captivité chez les Indiens.

— J'y consens volontiers, répondit-elle aussitôt, mais avant de me retirer, je ne saurais trop recommander à madame de Lostanges la plus grande prudence.

A ces mots, il se leva pour prendre congé. Le baron l'imita et s'incline respectueusement devant la marquise.

René les arrêta d'un geste.

— Je vous en supplie, messieurs, dit-il. Si rien ne vous appelle au dehors, et si ma mère ne permet le dire restés, vous avoir auprès de moi. Un mot peut être votre témoignage me sera précieux.

— Je joins mes prières à celles de René, fit remarquer. Demeurez, messieurs, je vous en conjure.

Alors, avec un geste plein de noblesse, elle les invita à reprendre leur place. Ils obéirent silencieusement.

René n'avait pas dit un mot de ses relations avec M. Arthur, des visites qu'il avait reçues, ni des démarches tentées auprès du ministère par M. de Lostanges. Il avait à dessein écarté ce personnage afin de ne pas réveiller chez sa mère des douleurs trop vives.

Comme si le marquise eût été d'accord avec son fils, elle n'effleura même pas les premières années de sa vie de jeune fille et de jeune femme. Il est vrai que la présence du baron aurait rendu ces aveux fort délicats.

— Lorsque je quittai la France, commença-t-elle, je gros passage à bord d'un trois-mâts qui, du Havre faisait voile pour New-York. J'avais refusé la fortune qu'on m'avait offerte, et n'emportais absolument avec mes habits que l'argent nécessaire pour défrayer mon voyage.

La traversée fut heureuse. René, pour la santé de qui je tremblais, n'avait jamais été plus joyeux. Je ne me doutais de rien, et marchait sans encombre, et je pourrais ajouter, sans fatigue.

Mon départ précipité ne m'avait pas permis d'informer mes parents de mon arrivée. Une fois à New York, je songeai à faire prévenir mon père, afin qu'il ne reçût ni de vent de moi, mais je n'avais pas depuis assez longtemps quitté l'Amérique pour oublier les difficultés de communication qui s'opposaient à ce projet. D'ailleurs, mes ressources ne me permettaient pas un long séjour. Je craignais qu'elles n'épuisassent. Je me mis brûlement en route, je n'étais pas seule, mon fils était avec moi.

Je le considérais comme une égide contre tous les dangers qui auraient pu m'assaillir.

Mon père habitait, à 7 lieues de Colombus, une vaste ferme qu'il avait achetée à un prix très avantageux. Les voisinages des Indiens nions, les audacieuses expéditions qu'ils osaient entreprendre, rendaient l'exploitation de cette terre périlleuse. Mon père n'était plus en tête de refaire sa fortune, fût-ce au péril de sa vie. En effet, il réalisait des bénéfices considérables en nourrissant des chevaux et dans la désastreuse catastrophe dans laquelle il périt.

J'avais achevé sans accident le long pénible trajet qui me séparait de son habitation. J'étais installé à la ferme depuis quatre mois avec René, je commençais à me repaître des douceurs que j'avais rêvées, lorsque j'eus nuit, nuit terrible, à laquelle je ne puis penser sans frémir, je fus réveillée par des cris et des coups de feu.

Je me levai, m'habillai à la hâte, et je courus à la chambre de René. Au moment où j'ouvrais la porte, une troupe d'indiens se rua sur moi.

A peine eus-je le temps de voir mon fils et la domestique qui le servaient entraînés au dehors avec une brutalité dont je ne tardai pas à être victime.

Après s'être assurés que j'étais seule dans mon appartement, incapables à mes cris, à mes prières, à mes larmes, mes bourreaux me saisirent par la main et me conduisirent dans la cour.

Non. Jamais je n'oublierai l'horrible tableau qui frappa mes regards. Couché dans une mare de sang, affreusement mutilé, le visage sanglant, le crâne dépouillé, ne présentant plus qu'une masse informe et rougeâtre, mon père gisait étendu à côté de son serviteur, comme lui mutilés et méconnaissables.

Ma mère se traînait aux genoux de ces infames. L'un d'eux avait pris René par le pied et le faisait tournoyer au dessus de lui. Il allait lui briser la tête contre la palissade, quand, saisie d'une force sur-humaine, j'échappai à mes gardiens et je m'élançai.....

Grâce au ciel, j'arrivai à temps pour le sauver ! Les barbares me reprouvèrent du pied et me renversèrent sur le sol. Mais une Indienne, une mère sans doute, qui se trouvait là, me comprit, eut pitié de moi, et arracha des mains de ce sauvage mon fils qu'il était sacrifier.

Pour moi, on me réunit à ma mère et à la servante, et on nous força d'assister au spectacle hideux de notre ruine, de notre deuil. L'habitation était en feu. L'incendie dévorait ses flammes impies sur l'épouvantable scène de carnage dont mon impuissance et ma douleur étaient les témoins obligés. Nos derniers liens étaient rompus, les Indiens nous avaient ordonné de nous mettre en marche.

Ils nous emmenaient prisonniers. Qu'allions-nous devenir ? N'aurait-il pas mieux fait de nous tuer que de nous laisser survivre à cette infernale vengeance ?

(A continuer.)

MOUVEMENT DU PORT.

Bureau de l'*Abeille*.
Mercredi matin, 12 août 1868.

Le temps hier a été sombre et clair alternativement. Les affaires ont été nulles.

Sont arrivés : Le Wild Wagoner, de Natchez; Blackford, des Opelousas; Grey Eagle, de Lafourche; Gladiator, de Trenton et le Flicker, du Bayou Lafourche.

Sont partis : Le Gov. Allen, pour Greenville; Louis No 2 et Pioneer, pour Jefferson; Idahoe, pour Trenton, et Belle et Gilmore, pour Bayou Lafourche et le Broken pour les bas de la côte.

Nous avons oublié de mentionner dans notre dernier rapport les *Belle de Cross* et *Cora Norris*, apportées par le Gov. Allen. Elles provenaient, une de la Fausse Rivière, paroisse de la Pointe Coupée, et l'autre de Hurricaine Plantation. Ce coton est clairé fait et l'on dit que c'est un bon article.

Le steamer Right Way qui chômait depuis quelque temps, vient de reprendre sa place sur le quai et est en chargement pour la Rivière Rouge.

Le Wild Wagoner va se retirer pour quelques semaines afin de se rafraîchir un peu. Il reprendra son trafic pour Natchez qui vers la fin de septembre. En attendant le Bart Abbe, sous le commandement du capitaine W. C. Harrison, prendra sa place.

Il n'y avait aucun changement dans l'état du fleuve à St Louis le 10 du courant. A Louisville le 4 cette même date l'Ohio montait avec 5 pieds dans le canal. Le temps était couvert et chaud.

Les Rivières Rouge, Arkansas et White continuent à baisser.

Le Grey Eagle, Bismark, Bart Able, Right Way, Blackford et Aloe sont sur quai recevant du fret.

— — —

THE GREY EAGLE POUR BAYOU SARA.— Le bateau partira ce matin à 10 heures précises. Les expéditeurs qui ont des marchandises à bord sont assurés d'avance qu'il sera délivré à destination dans le plus bref délai. Les passagers y trouveront des cabines très confortables et une table des mieux servies. Les officiers du bord sont affables et prévenants.

HOTELS RESTAURANTS &c.

CUISINE FRANÇAISE.
Pension privée.
CHAMBRES garnies et non garnies donnant sur la rue, C et ailées dans la cour avec courant d'air.— Prix modérés. Table nourriture, de 6 à 8 p. par jour et de 25 à 27 par semaine. Prix de la nourriture de 3 à 4 p. par jour et de 25 à 27 par semaine. Prix de la chambre, de 50 c. à 1 p. par jour et de 16 à 25 c. à 50 c.) Prix de la pension avec logement de 25 à 27 par semaine. Bains froids et chauds à toutes heures. Glace à tous les repas. On peut prendre ses repas à toute heure de la journée. Un jardin pour que les enfants y jouent. On demande une cuisinière et une blanchisseuse. Rue Toulouse, No 25.
25 juil—1m MME J. S. LASSENNES.

RESTAURANT ST-LOUIS,
75..... RUE ST-LOUIS.....77
Le propriétaire de cet établissement informe les amis et le public qu'il a pu obtenir du Gouvernement de la Nouvelle-Orléans, qu'ils n'ont rien à craindre dans les mets, avec de premier ordre, service prompt, prix modérés, et tout ce qui constitue un bon restaurant.
Messieurs les habitants trouveront toujours, comme par le passé, des chambres confortables.
Repas sur commande—Pension à la semaine ou au mois.
12 juillet—1m J. FOSTER.

Hôtel de la Grand'Ile.
L'ouverture de cet Hotel aura lieu le 1 Juillet prochain. Les prix sont réduits et agréables. Il a été construit un vaste et bon bâtiment pour le transport des passagers entre de l'Hôtel et le bord de la mer. Les bains de la pêche abondent pendant toute la saison, dans cette partie du pays et le lieu est parfaitement sain. Les bains de Boisé valent ceux de Long Branch et de Saratoga. Le bon bateau fait le service du Canal Harvey à l'Hôtel.

— PRIX —

Par jour	2 p.
" semaine	15 p.
" mois	50 p.

Moitié prix pour les enfants et les domestiques.
Un train de gré en gré pour la saison.
12 août—1m B. MARIOT, Propriétaire.

ENTREPOT DE TAPIS, 19, rue de Chartres
A. BROUSSEAU & Co,
Importateurs, offrent à Bas Prix :
TAPIS—Anglais et américains, de toute espèce, toiles cirées, à meubles, et descelines.
NATTES—500 rouleaux nattes de Chine, 100 pièces de coco.
STORES—Couvertures de tables et de pianos.
BÂCHES DE TABLE—Drugget, toile et feutre.
RIDEAUX—Dentelles, Reps, Damas, Damasks, damas, &c.
COUVERTURES DE MEUBLES—toile et coton.
CORNICHES Bandeau, Fleches &c 29 août

BOIS DE CONSTRUCTION
GEORGE MERZ,
MOULIN A RABOTER ET CHANTIER DE BOIS DE CONSTRUCTION.
Au coin des rues Toulouse et Robertson, Vieux Bassin.
DU Bois de toute et bref, des Chassis des Jalousies, des Portes et toutes sortes de Materiaux de construction sont offerts au commerce au plus bas prix.
Les ordres d'expédition sont l'objet d'une attention particulière. 19 juillet—1m

Wm. B. MORRIS & Co.
AGENCE D'ASSURANCE.
57..... Cornondélet.....57
ÆTNA, DE HARTFORD.
Actif..... $4,500,000.
HOME, DE NEW-HAVEN.
Actif..... $1,450,000.
Représentant une assurance de SIX MILLIONS.
Risques d'incendie, de rivières et de mer destiné; ...Sud.

CONSULAT DE FRANCE.
AVIS MENSUEL. AOUT 1868.
Sont invitées les présentes à se conformer, pour éviter que les intérêts, les personnes dont les noms suivent — ou en défaut ou d'absence, leurs ayant-cause ou représentants, à l'avis inséré d'un bureau de poste.
A
Aga Ocsa — Kipp George
B
Bras Marcelin — Lachica Jacques
Bernard Pierre (boucher) — Lafond Armand Rach
Bonnecarrère Jean Marie — Lemonnier Léonard (jardinier)
C
Casbon Pierre — Loubeyre François Nicolas (les eposx)
Charter Jules (négociante de Liège, rue de la Monnaie, Gand) — Lopez Xavier le
Collin F. Adam (de la Chamore Cambrada, Saint-Jean) — Lamme (les eposx)
Crouzeillac Parelth Morel — Lebore Pierre
Cornet J. L. — Laurent (Mme) née Bulot
D
Dunion Lemps Philippe — Lafayette Alphonse (Cuisinier)
Dupont Constance (Mlle) — Mary Louis Gervais
Dubard Jean — Mouret (veuve)
Duprat (Mme) née Marie — Madrid Jean Marc Saint
Lelay — Moreau Jean de Gonzac, Charente, (intérieure)
Desmoulombe (Mme) Cathérine — Maumee Marie
F
Faure Leon
Fréjacé Etienne et Justin
Fleyles Manuel
Fouchet Jean
G
Gujeau George Marcelin
Gaguet (docteur médecin)
Guin à Gaisade (Mme)
Gelabaret Jules, Pierre Paul
Gascal
Gerbier Pierre
Grandadeau François
H
Hanck Nicolas
K
Kipp Georges
L
Lachica Jacques
Lafond Armand Rach
Lemonnier Léonard (jardinier)
Loubeyre François Nicolas (les eposx)
Lopez Xavier le
Lamme (les eposx)
Lebore Pierre
Laurent (Mme) née Bulot
Lafayette Alphonse (Cuisinier)
M
Mary Louis Gervais
Mouret (veuve)
Madrid Jean Marc Saint
Moreau Jean de Gonzac, Charente, (intérieure)
Maumee Marie
O
Ouvrard Felix
P
Robert Pierre
Pont Joseph
Pasquier Alphonse
R
Rosach Pierre
Robin Augustine (Mme)
Rambouli Louis
S
Serpentier Jules François
Surgi Louis
Senceké Philippe
T
Terrasse (Mme)
V
Von Achen Georges
Valentin Antoine

Dans le Nouvelle-Orléans, le 10 juillet 1868.
Le Consul de France,
MARCEL DE CAZENOVE DE PRADINES.

NOUVELLE-ORLEANS ET ST-NAZAIRE.
COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.
NOUVELLE-ORLEANS ET SAINT-NAZAIRE
Les navires ci-dessous, partiront de la Nouvelle-Orléans pour le Havre et Saint-Nazaire :
Pomme Grenade, 1000 tonneaux, capt. Lyon et arrivera fin août prochain.
Le Bordeaux, 1000 tonneaux, capt. Lyon et arrivera fin septembre de la Nouvelle-Orléans.
Prix du passage :
Pour le Havre ou Saint-Nazaire, en or.
Pour les enfants de 2 à 12 ans, moitié prix.
Les enfants de 2 à 12 ans, moitié prix.
Les enfants de 2 à 12 ans, moitié prix.